

« La seule passion »

Hélène Marcotte

Tangence, n° 37, 1992, p. 97-100.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025729ar>

DOI: 10.7202/025729ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

DOCUMENT

La seule passion

Hélène Marcotte

On finit par ne plus rien entendre
et cela nous atteint encore

Hélène Dorion

Le monde bascule et rien ne tremble
En ta demeure
Les choses accueillent
La poussière et le temps
Les portes s'ouvrent se ferment
Tu cherches un visage encore inconnu
Pourtant si familier
Parfois tu restes dans l'ombre brisée des arbres
Tes cris ameutent les chiens errants
Le ciel se dévore
Comme une lente marée
La mort ramène la tendresse jusqu'à toi

Nous écrivons la démesure de l'oubli
Sans vraiment croire au passage du temps
Nous pillons les fictions de l'enfance
Un peu de terre s'accroche à nos pas
Le vent ramène ces mots d'amour
Que brisent les poètes
Lorsque tout s'arrête
Nos corps se cherchent une passion

Tu regardes par-dessus mon épaule
Les mots changent de place
Sur la page
La colère s'écrit
Chacun quitte la scène
Côté cour
L'univers dans les bras

De tes paysages
Je ne retiens que l'écorce gravée
De l'écorce gravée
Qu'une éternité
Qui retourne à la terre

D'ici on ne distingue plus les oiseaux
Le jour s'ouvre sur une solitude
Ton absence
Il faudrait nommer la nuit
Et ses fantômes
Et la douleur qui revient

Il était une fois un visage pour l'amour
Et le même pour l'averse

Or nous n'avons plus rien
Que les neiges d'antan
Et ce rire jeté
À la face du monde
Un nuage passe dans le soleil
Je t'imagine guettant l'arrêt des saisons
Le visage emmuré entre ces lignes
Que nous n'écrivons pas

Il ne t'est plus donné de choisir
Tu mets la nuit en pièces

Et frappes le soleil d'interdit
Chacun de tes mots
Fait trembler l'horizon
Et tu marches
En posant tes mains sur les murs
Tu ne portes rien sous tes chagrins

Tu fabriques des avions en papier
Pour la suite de l'histoire
Tu revendiques les frissons et l'orage
À faire basculer les moulins à vent
Restés blottis sous l'oreiller
Tu t'inventes mille guerres
Courant l'aventure
Pour quelques anémones

Entre nous
La violence intacte

Tu peux ravir au jour
Tous les soleils qui passent
Le secret de mes nuits
N'a pas percé ton sommeil
Et tu recommences à vivre
Au matin
Sans attendre mon réveil

Chaque jour tu nais
D'un très loin obscur
La vie prend des poses
La terre creuse vers l'enfer
Je te retrouve
Sur chaque corps caressé
D'instinct
Je lève la main pour l'au revoir
Je ne sais plus rien faire d'autre

À présent le monde est trop petit
Et le ciel trop grand
Tu tires les draps sur ta tête
Et ranges tes silences
Ta mort n'est qu'un aveu répété

Comme un passager attardé sur le quai
Le jour se roule en boule

Le sol ne retient que l'errance
La marche aride du désert
Et les chemins trop longs
Je suis maintenant
L'héroïne d'une histoire
Qui tourne tragique
Tout rentre dans l'ombre
Et je sème les cailloux
Derrière moi
Pour revenir au silence

Les mots s'entêtent à l'amour
La vie se retire
En quelques poèmes
Tu évoques les dimanches
Perdus dans les champs
Ton nom effeuillé au vent des marguerites
Tu voudrais que j'aille jusqu'à toi
Sans trembler
Mon amour
Il n'y aura plus de guerres
Plus d'échappées au cœur des montagnes
La seule passion
Que nous saurons partager
Sera l'oubli